

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Littératures de l'imaginaire, récit et non-fiction

Thomas Dupont-Buist, Ariane Gélinas, Laurence Pelletier and Khalil Khalsi

Number 184, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dupont-Buist, T., Gélinas, A., Pelletier, L. & Khalsi, K. (2022). Review of [Littératures de l'imaginaire, récit et non-fiction]. *Lettres québécoises*, (184), 58–64.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Une dernière robe avant la fin du monde

Littératures de l'imaginaire Thomas Dupont-Buist

D'une commune à l'autre, la Franco-Québécoise Sabrina Calvo remet en branle ses troupes stationnées à Montréal pour leur faire découvrir, parmi les étroites venelles de Belleville, de nouvelles solidarités en lutte contre la *métrique* mondiale et galopante.

Partageant ses pénates entre le Québec et la France, l'autrice élabore frénétiquement, depuis près de vingt-cinq ans, une œuvre inclassable qui donne froid dans le dos aux bibliothécaires chargés d'y apposer des cotes Dewey. Entre fantastique, *fantasy* et science-fiction, ses livres sont aussi révoltés que solidaires, autant *cyberpunk* que *hopepunk*. Leurs héroïnes sont souvent des femmes en crise, plus particulièrement des trans, à la recherche d'elles-mêmes ou de leur place dans un univers où rien ne doit dépasser. Ces protagonistes érigent leur nid sur des barricades fragiles qui opposent un dernier rempart à la standardisation du monde – ultimes refuges d'irréductibles originaux-les engagé-es dans un corps à corps crépusculaire et désespéré avec une société de surveillance aux abois. Les enfants sauvages de Neverland, de l'univers de J. M. Barrie, y côtoient les *hackers* du *Neuromancien* (1984), de William Gibson : union improbable des éternel-les rêveur-ses et des cyniques augmenté-es.

Modernité à réenchanter

Dans des villes arpentées à en user les semelles les plus coriaces, modernité à réenchanter et échos mythiques du passé se tricotent en trames inattendues, formant le socle de l'œuvre calvéenne. C'étaient les projections bétonnées de l'esprit autoritaire de l'architecte Le Corbusier dans le marseillais *Sous la colline* (La Volte, 2015). Les reliquats de la cité phocéenne s'y mêlaient à l'utopie totalisante de la Cité radieuse. Puis il y a eu les coureurs de *grille*, cet intranet fait de bric et de broc, pour remplacer les traditionnels coureurs des bois

du Québec dans le montréalais *Toxoplasma* (La Volte, 2017 ; Grand Prix de l'Imaginaire 2018). Les legs déléterés de MK Ultra (programme secret d'expériences de contrôle mental menées à l'Université McGill) s'y entrecroquaient avec des légendes autochtones. Dans *Melmoth furieux*, la commune renouvelée de Belleville est en guerre contre la police de l'imaginaire, incarnée par Eurodisney et le Grand Paris, désormais soumis à la *métrique*, ce classement maladif réduisant même les désirs à d'insignifiantes petites cases, qui n'attendent que d'être cochées pour révéler leur inanité.

Le lorgnon crasseux des cendres

Melmoth furieux, c'est donc l'expression de la plus grande des libertés, la plus désespérée, celle de tout brûler quand on ne peut entrevoir ce qui pourrait advenir qu'à travers le lorgnon crasseux des cendres. De l'immolation de son frère Mehdi à l'inauguration du parc d'attractions Eurodisney, Fi vivote d'un joint à l'autre et rêve de venger cette mort tragique en foutant le feu à la merveille de carton-pâte de Walt Disney. Couturière, elle s'emploie à habiller les déshérité-es assiégé-es de vêtements extravagants (autant de pieds de nez au présent conformé), jusqu'au jour où elle croise un drôle de monsieur qui s'exprime en mélangeant tous les argots, les jargons et les sabirs, le sieur poète François Villon en personne, réincarné depuis le xv^e siècle. S'ensuivent alors une aventure aussi punk que lyrique, une lutte poétique et amoureuse, la confection d'une dernière robe avec les minces fils de l'espoir, offerts par l'alliance des imaginaires encore libres :

À la nuit tombée, après des heures
à moduler les variations, j'ai trouvé
comment placer mon désir. [...]
Comment je retrouve les motifs de
mon intimité dans cette abstraction.
Mais moi j'ai envie d'une Trame réelle
– ramenée de mes océans intérieurs.
J'ai composé une nuée de lingerie.
J'ai envie d'y glisser des messages, des
mots à l'intention de ceux et celles qui
fouilleraient dedans pour atteindre la
peau.

La poésie antique et le métro

De cette écriture impressionniste, qui procède par touches, par tableaux, et passe nerveusement de la poésie lyrique au langage texto de la vie courante, ressort une curieuse impression de modernité où, dans le même flux, le grandiose et le trivial s'entrelacent, comme lorsqu'on s'efforce de lire de la poésie antique dans le métro. À des lieues des constructeur-rices de mondes auquel-les nous ont habitués la science-fiction et la *fantasy*, Calvo scande ses univers et ses histoires d'un flot ininterrompu hors duquel il n'y a rien. Il faut tout saisir au bond comme dans un long slam, avoir l'écoute aussi affûtée que la verve de l'autrice. L'expérience déroutera certes de nombreux-ses lecteur-rices friand-es de dates qui situent et d'archétypes rassurants, mais à trop prendre les voies pavées, n'est-il pas vrai que l'on s'encroûte, que l'esprit s'empâte, et que la pensée s'engue dans la complaisance ? Lisez donc un peu Sabrina Calvo : c'est un excellent remède contre la vitrification. Car si on n'y prend pas garde, elle nous guette tous-tes.

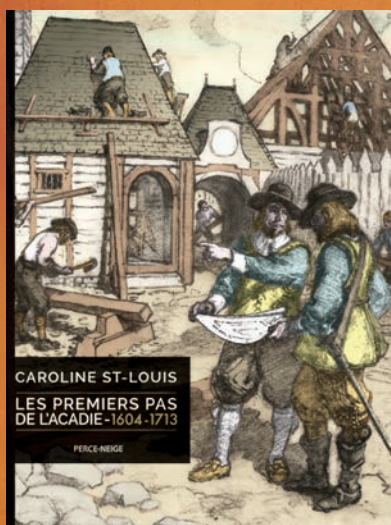


Sabrina Calvo
Melmoth furieux

Clamart, La Volte
2021, 312 p.
35,95 \$

L'Acadie prend le large avec LES ÉDITIONS PERCE*NEIGE

POÉSIE * ROMAN * RÉCIT * THÉÂTRE * ESSAI * HISTOIRE



Appuyé par de magnifiques illustrations, **Les premiers pas de l'Acadie** présente 20 pionniers et pionnières qui ont marqué une période méconnue de l'histoire acadienne. Enfin un ouvrage emballant qui met de côté les malheurs de l'Acadie pour mettre l'accent sur la créativité et l'audace des premiers arrivants!



Sue Goyette propose dans ce livre étonnant rien de moins que la biographie de l'**Océan**! Un recueil de poésie peuplé d'images et de métaphores percutantes, de mythes et de légendes urbaines que met en relief la traduction absolument singulière de la poète Georgette LeBlanc.



Infini raconte l'histoire de l'expropriation des gens de sept villages côtiers du Nouveau-Brunswick afin de créer le Parc national de Kouchibouguac. Un véritable drame social et une saga judiciaire interminable mettant en scène, entre autres, les célèbres Jackie et Yvonne Vautour.

L'aurore aux doigts brûlés

Littératures de l'imaginaire

Ariane Gélinas

Et si les oiseaux disparaissaient et étaient remplacés par des congénères mécaniques ? Et si le Québec était devenu un chef de file dans le milieu du développement spatial ?

Voici deux des prémisses étonnantes des *Oiseaux des temps présents*, premier roman de Maxime Plamondon. La quatrième de couverture situe l'intrigue dans un Québec onirique, quoique les termes « postapocalyptique » ou « uchronique » me paraissent plus appropriés. Ce choix découle possiblement du fait que l'époque dépeinte par l'écrivain est invraisemblable : nous sommes autour de 2023-2025, tandis que les fusées volent vers Mars et la Lune depuis quelques décennies. Sept-Îles est désormais la métropole de la province, et les églises ont été converties en observatoires stellaires : « Les affaires du ciel sont les seules que les Québécois savent vraiment brasser. Depuis le début. »

Les changements climatiques constituent l'un des éléments phares de cette surprenante publication, au croisement du roman d'imaginaire, du récit d'aventures absurdes et de l'essai fictif. À l'intrigue centrale s'amalgame un documentaire/manuel d'ornithologie sur l'extinction des volatiles, comportant aussi la description de leurs successeurs mécaniques. J'ai pensé tantôt à *Trou l'immortelle* (La Mèche, 2021), de Camille Thibodeau, pour le côté fantaisiste, déjanté – et fluvial ! –, tantôt à *Saint-Jambe* (VLB éditeur, 2018), d'Alice Guéricolas-Gagné, pour la forme imitant le documentaire et la présence d'une ville de Québec partiellement submergée ; tantôt à *Une fille pas trop poussièreuse* (Stanké, 2019), de Matthieu Simard, dont le narrateur arpente les ruines solitaires de demain en se moquant de tout, y compris de lui-même.

La confiance des oiseaux

Le narrateur comique des *Oiseaux des temps présents*, Télémaque/

Jean-Guy (j'y reviendrai), s'exprime dans un langage oral, coloré, franc et spontané, néanmoins mâtiné de poésie : « La vie se tisse dans les contreforts de l'écume. » Le personnage connaît la mythologie, au cœur du livre et à l'origine du prénom qu'il pense être le sien, Télémaque (alors qu'en réalité, il se nomme Jean-Guy). Précisons que le père du narrateur, passionné de mythologie grecque façon *Odyssée*, d'Homère, était, avant l'apocalypse, directeur de l'important centre spatial de Blanc-Sablon (oui, Blanc-Sablon, à l'extrême est de la Basse-Côte-Nord).

La constance, la maîtrise de cette voix mi-orale, mi-poétique, est l'une des réussites de cette œuvre, qui aborde avec inventivité le langage. Proposer des graphies différentes de certains noms de dieux ou de scientifiques, comme Héraclès et Arès – tandis que d'autres demeurent inchangées : pourquoi ? –, semble toutefois superflu dans ce projet déjà foisonnant. Mais considérons qu'il s'agit d'un premier roman, ambitieux de surcroît, qui laisse dans l'ensemble admiratif et qui aurait pu mériter le prix Robert-Cliche, à l'instar de *Saint-Jambe*, mentionné ci-dessus.

Le sanctuaire des étoiles

Au cours d'une sortie dans la ville dépeuplée, Télémaque/Jean-Guy recueille un oiseau mécanique, qu'il baptise Tipitte. Ils développent une amitié profonde : il s'agit de la relation la plus touchante et la plus vibrante au sein de ce projet littéraire plus conceptuel que sensoriel. Car les assises de cet ouvrage résident dans le style, la réflexion écologique et le jeu d'alternance entre les formes hybrides – sans oublier la possibilité de découvrir une Côte-Nord dévastée et mythologique. Le voyage du narrateur

de Québec à Blanc-Sablon m'a paru quelque peu synoptique : j'aurais préféré sentir davantage son avancée – le périple « à la Ulysse » – ainsi que les reliefs des régions traversées, version fin du monde. Les personnages secondaires, souvent esquissés et similaires, m'ont aussi semblé manquer de profondeur.

L'ensemble des protagonistes sont d'ailleurs masculins, oiseau de compagnie mécanique inclus. L'unique mention d'une femme le moindrement significative pour Télémaque/Jean-Guy est sa mère, une danseuse nue qui l'a abandonné après sa naissance. Le narrateur ne possède ni amis, ni connaissances, ni collègues, ni beaucoup de passé. Il se retrouve par conséquent surtout cantonné dans sa « voix », souvent colérique. La genèse de son courroux de même que la formation de son identité, de sa singularité, auraient mérité d'être déployées plus avant.

Roucouler de tous ses engrenages

Les oiseaux des temps présents est une œuvre à découvrir pour l'expérience insolite qu'elle offre et pour la transposition contemporaine de récits mythologiques grecs. Elle propose « une réconciliation avec ce qui vole, avec ce qui rêve ». Ceux et celles qui, comme moi, ont aimé l'*Odyssée* se joindront avec enthousiasme à Télémaque/Jean-Guy dans sa quête nord-côtienne, également un voyage initiatique. Si vous appréciez l'absurde, le dépaysement, l'inattendu, le prochain aller simple vers l'astre sélène, accompagné des « oiseaux-machines », doit être réservé de manière imminente.



Maxime Plamondon
Les oiseaux des temps présents

Montréal
Tête première
2021, 320 p.
27,95 \$

Le silence des feux follets

Littératures de l'imaginaire

Ariane Gélinas

Traduite par Dominique Fortier, *Tu redeviendras poussière*, de Heather O'Neill, s'intitulait *Shallow Grave* dans sa version anglaise. Le titre de la traduction, qui évoque la célèbre expression biblique, n'a pas le même impact que l'original.

L'expression « *shallow grave* » renvoie à l'acte d'inhumer un cadavre dans une fosse peu profonde, à fleur de terre, et au fait de disposer d'un corps sans grands égards. La narration et le récit de Heather O'Neill sont en phase avec ce titre, qui chapeaute la deuxième publication de la nouvelle collection « Ectoplasme », des éditions Alto. Inspirée d'une tradition littéraire anglo-saxonne, « Ectoplasme » propose – et proposera – des histoires d'effroi à temps pour le solstice d'hiver, le tout dans un écrin attrayant et soigné. Sans oublier que la version papier paraît dans une édition limitée de sept cent cinquante exemplaires numérotés.

*Cette nouvelle dissémine
les descriptions
effrayantes réussies.*

La distance de la disparition

Dès les premières pages de *Tu redeviendras poussière*, nous sentons qu'Olive n'est plus la même depuis qu'elle est revenue seule, à pied, du Nook. Son corps en témoigne, il commence à s'effriter, à moisir. Ses sens la bernent également : par exemple, des légions de scarabées sortent du drain de la baignoire. Peu à peu, la distance entre Olive et le monde devient au diapason de l'horreur qu'elle a vécue au creux des bois, où elle a été blessée, violée.

L'une des réussites du récit est de transposer la « distance » du trauma d'Olive dans la narration. Autour de l'adolescente, personnages et décors sont exsangues, à l'égal du regard que

la protagoniste porte sur ce monde qu'elle n'habite plus – ou de moins en moins. La première moitié de l'intrigue, énigmatique, dépeint la dégradation progressive de l'enveloppe charnelle de la jeune fille, son « corps de revenante » se décomposant au même rythme que celui enfoui trop près de la surface de la terre.

Le drame vécu par Olive est balayé du revers de la main par l'ensemble de ses proches, ami-es, parents et professeur-es. Tous-tes clament qu'elle a inventé son viol pour se rendre intéressante. En cela, et en écho au début de cette critique, le titre original ajoutait une couche de sens. « *Shallow grave* » illustre l'indifférence d'Olive devant sa propre putréfaction, face à la découverte – pour le moins saisissante – qu'elle est désormais une morte ambulante.

Des vignes sous la peau

Tu redeviendras poussière dissémine les descriptions effrayantes réussies telles que celles-ci : « Quand son nez cessa de saigner, la pile de papiers mouchoirs ressemblait à une rose séchée » ; « Olive regarda les veines bouger sous sa peau comme des vers vivants ». Néanmoins, la structure de la nouvelle m'a paru déséquilibrée. L'autrice installe, strate après strate, la lente dissolution par la mort, la détérioration graduelle des organes. La fin, rapide, expédiée en quelques paragraphes, a de surcroît suscité des questionnements : pourquoi Olive agit-elle ainsi à ce moment précis ? Quels sont le/les déclencheur(s) de cette conclusion ? Le dénouement est-il cohérent avec le phénomène fantastique préalablement mis en place, qui prenait son temps, à l'image des escouades d'insectes qui investissent les dépouilles après le trépas ? L'arrivée successive de ces nécrophages permet

en outre de dater la mort : d'abord les diptères, suivis des sarcophagiens, puis des coléoptères, des lépidoptères...

Dans l'écriture fantastique, l'un des défis consiste souvent à s'assurer que le moment où le phénomène se déploie – partiellement, complètement – n'est pas aléatoire, mais en lien avec sa propre nature. Préparer davantage l'ultime décision d'Olive aurait été intéressant et m'aurait permis de sentir « l'inverse du titre », c'est-à-dire que la protagoniste creuse vers la terre, en remue la surface. En l'état actuel du texte, c'est surtout le sentiment de tristesse de l'adolescente qui m'a accompagnée, bouleversée. Les injustices vécues par Olive sont, d'une manière, l'aspect le plus cruel de l'ouvrage : elles s'avèrent pires que les vers frémissant dans ses narines et son abdomen. Cette couche d'horreur psychologique est sans contredit l'une des forces de *Tu redeviendras poussière* ; sans mettre de côté l'écriture, qui sied de pied en cap à cette histoire spectrale et délicate... à distance. Comme ces feux follets qui, certaines nuits d'été, s'accrochent aux essuie-glaces et dispersent par saccades leurs fines lueurs vertes un peu extraterrestres. Ils exposent alors, « tracés de vols de lucioles » dans un ciel absent, le caractère fugace de la respiration.

C'est décidé, je me procurerai tous les titres à paraître dans la collection « Ectoplasme ». Une initiative similaire manquait au paysage littéraire québécois : des récits de fantômes accomplis, à lire dans le frimas et les linceuls de l'hiver.



Le livret de la reine sourde

Récit Laurence Pelletier

Véritables mémentos, les récits du plus récent livre de Michel Tremblay, paru chez Leméac, offrent des parcelles d'une vie marquée par les airs qui l'ont portée.

L'automne dernier, pour la première fois, j'ai enseigné Michel Tremblay dans un cours de littérature au cégep. De toutes les œuvres au programme, *À toi, pour toujours, ta Marie-Lou* (Leméac, 1971) est celle qui a le plus séduit les étudiant-es. Entre la langue et l'imaginaire singuliers de l'auteur, c'est peut-être le parallèle avec l'univers opératique qui m'a permis d'en parler avec engouement. De par la trame tragique, l'usage des registres de voix, le juste accord entre les mots et le rythme, l'écriture de Tremblay entretient une connivence avec l'opéra. Elle met en relief ce que peuvent ouvrir une mélodie, un chant, un spectacle dans le cœur d'un sujet qui se tait et tend l'oreille. *Offrandes musicales* est une réjouissance pour la lectrice qui croit, plus qu'aux influences mutuelles de ces deux formes d'art, à l'indissociabilité et au lien de nécessité entre la littérature et la musique.

Du cœur au tympan troué, Offrandes musicales crée un passage vers le lectorat désireux de s'émouvoir.

Un si beau thème, une si belle phrase

Tremblay nous présente son programme musical. Divisé en trois parties – « Sanglots », « Rires », « Épiphanies » – et se terminant par les traditionnelles « Deux codas », le texte nous fait traverser les temps et les lieux des événements à la fois intimes et spectaculaires qui ont touché l'auteur. C'est au plus creux

de la pandémie actuelle que débute le recueil, où nous retrouvons le narrateur confiné chez lui devant un DVD de l'opéra *Madama Butterfly*, de Puccini. Ce contexte initial se présente comme le catalyseur des pages qui suivent ; comme si l'endroit clos de l'appartement faisait écho à l'espace de la musique, celui d'un ultime refuge ou d'une échappatoire.

Ce qui plaît et parle à l'imaginaire de la lectrice, c'est justement ce va-et-vient non chronologique des différents récits entre les chambres d'hôtel, les arrière-boutiques et les salles de spectacle de Montréal, New York, Paris et Key West, de 1954 à 2021. C'est la possibilité – romantique – qu'elle soit témoin par procuration d'un temps et d'une effervescence qu'elle n'a pas vécus ; qu'elle se représente, à travers la plume de l'écrivain, quelque chose comme l'essence de l'événement musical. L'effet est vif devant la prestation de la « vampire de velours » (Barbara), « les adieux de la diva à sa ville d'adoption » (Céline), ou bien la débâcle du Chanteur de Mexico (Luis Mariano).

Opera Queen

Au-delà de la fascination, les récits de Tremblay sont l'occasion d'une chronique d'humeur et de goûts musicaux. « Comme tous les *opera queens* », l'auteur cultive le raffinement, qui s'exprime parfois par l'intolérance « à tout ce qui [lui] déplaît ». Il détaille ses préférences et fait montre de la connaissance experte de ses objets de choix :

[J']avais mes favoris, des chanteuses, des chanteurs, des metteurs en scène, des chefs d'orchestre qui savaient aller chercher en moi ce qu'il y avait de plus sensible, de plus vulnérable, et que je laissais avec un plaisir presque masochiste me manipuler.

Est remarquable l'habileté de son écriture à saisir l'état que peut susciter une musique précise : le « mélange de fureur et de ravissement » devant un spectacle improbable, la « reddition [...] rapide et totale » au chant de celle qu'on se refusait d'aimer, ou encore l'« état malsain et dangereux » dans lequel nous plonge une œuvre de Tchaïkovski.

Si le pouvoir de la musique est à l'image de cet homme, à la terrasse du Départ à Paris, « assis là, absent à [lui]-même, un trou dans le cœur », c'est que celle-là se répercute dans la chambre d'écho de l'écriture. Parmi la variété d'anecdotes, comme autant de variations sur un thème, celle qui nous apprend qu'*À toi, pour toujours, ta Marie-Lou* est née d'une représentation inespérée des quatuors n^{os} 1 et 2 de l'opus 51 de Brahms, à New York, recèle ce que l'écrivain reprend du symbole de l'offrande : un don sacré à ses lecteur-rices, qui sauront apprécier cette histoire d'origine et d'inspiration. Le délice mystique que procure la musique lorsqu'elle nous pénètre est le sujet et parfois l'effet d'*Offrandes musicales*.

Tremblay, qui confie avoir depuis peu perdu l'ouïe à la suite d'un accident malheureux et d'une opération, rend hommage à cet art et à ces artistes qui lui ont permis de « s'exprime[r] en hurlements, en larmes, en coups de poing sur le tapis ». Parce qu'elle lui donne l'occasion de se « vide[r] de tout ce dont [il n'a] pas pu se débarrasser » et de déverser l'amour qu'il garde par crainte de le perdre, la musique s'avère chevillée à l'écriture. Ainsi, du cœur au tympan troué, *Offrandes musicales* crée un passage vers le lectorat désireux de s'émouvoir.

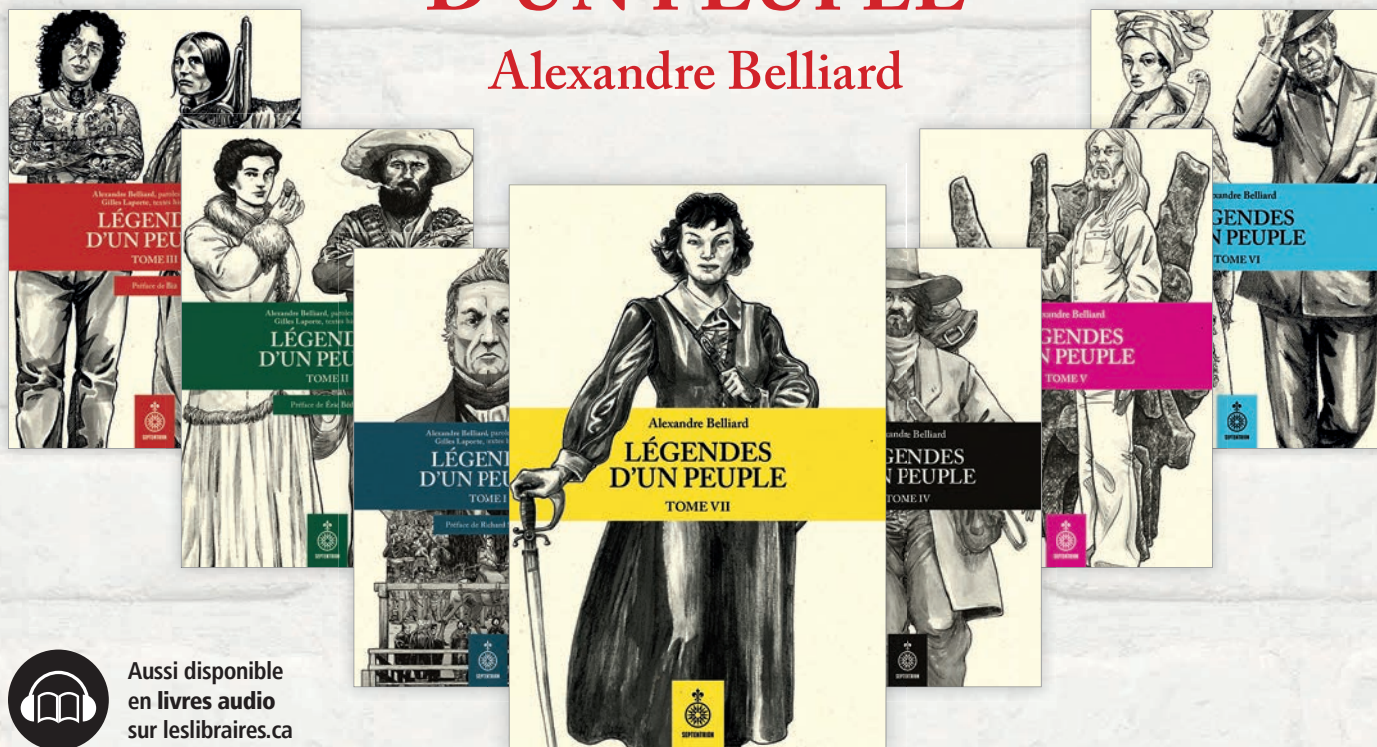


Michel Tremblay
Offrandes musicales

Montréal, Leméac
2021, 168 p.
19,95 \$

LÉGENDES D'UN PEUPLE

Alexandre Belliard



Aussi disponible
en livres audio
sur leslibraires.ca



LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC



SEPTENTRION

S'engendrer soi-même

Non-fiction Khalil Khalsi

Dans une pensée singulière d'une sensibilité acérée, l'autrice et cinéaste française Amandine Gay détaille le cheminement intime et militant l'ayant amenée à faire de son propre itinéraire de personne racisée adoptée la source de son engagement politique.

Une poupée en chocolat est paru simultanément en France, à La Découverte, et au Québec, aux éditions du Remue-ménage, troisième titre de la collection « Martiales », dirigée par Stéphane Martelly. Noire, née sous X d'une mère marocaine et d'un père martiniquais, Amandine Gay livre le récit poignant de son parcours non pas d'enfant, mais de *personne adoptée*. Cette terminologie lui tient à cœur pour une raison simple : la somme des traumatismes, celui de l'adoption et tous les autres qui s'y grefferont au cours de l'enfance, se répercutent jusqu'à l'âge adulte, suscitant un ébranlement identitaire qu'il est difficile de résoudre. Il suffit ainsi d'une visite médicale où l'on bute sur l'absence de ses antécédents familiaux pour voir réapparaître le vide assigné à l'origine. Un vide tant généalogique qu'existential, avec lequel l'adulte adoptée doit se débrouiller, alors que « rien ne justifie que [son] mal-être [...] soit quasi systématiquement porté à sa charge ».

Guérir autrement

Une poupée en chocolat dévoile, avec une rare justesse, la manière dont une subjectivité peut surgir de la blessure. Donnant à lire des analyses déconstructionnistes d'une grande rigueur – au confluent de l'Histoire, de la sociologie et de la pensée politique –, la réalisatrice d'*Ouvrir la voix* (2017) fait également le récit de ses errements, de ses traumatismes et de ses autres luttes. Ces dernières sont déclarées après avoir été longtemps silencieuses et subies, notamment lorsqu'en tant qu'enfant noire adoptée, aux origines biffées, l'on se rend compte que le monde peut être tourné vers soi tel un peloton d'exécution.

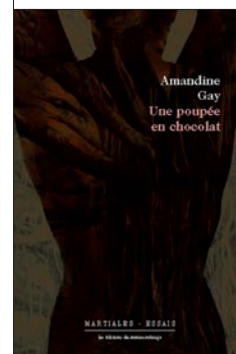
Et si, vers la fin de l'ouvrage, l'autrice arrive au constat amer de l'impossibilité, pour les personnes de sa condition, de guérir, elle clame son agentivité dans le choix d'une mission où son histoire personnelle converge vers l'idéal d'un combat politique au service de « ses » communautés – les communautés noires, celle des adoptées et enfin celle de l'appartenance nationale. « [N]ous sommes toutes capables d'apprendre, de changer et de transmettre ce que l'on a appris », écrit Gay. Elle opte pour l'autoengendrement, qu'elle perçoit dans la figure de Moïse (à associer également au mythe indo-iranien de Mithra) : un contre-récit à même de conjurer le traumatisme originel, qu'il ne nie pas, ne remplace pas, mais qu'il convertit peut-être dans un élan d'empathie et de transmission.

Vers un idéal

Aussi intime qu'érudit, *Une poupée en chocolat* esquisse par ailleurs les traits d'une réforme substantielle des institutions et des visions du monde dans les sociétés occidentales. Les propositions élaborées par Gay sont multiples, et d'un degré de faisabilité allant du micro (au sein de la famille) au macro (au niveau institutionnel). L'écrivaine insiste par exemple sur la nécessité, en France, pour les parents adoptifs blancs d'exposer très rapidement leur enfant racisé à des personnes de sa communauté d'origine – c'est déjà une obligation au Québec –, et ce, afin de lui présenter des modèles d'identification, qu'il ou elle recherchera de toute façon. Or, à terme, c'est bien l'adoption transraciale internationale qu'il faudra supprimer, non seulement parce qu'elle repose sur un système capitaliste qui continue de soumettre

le Sud global à l'impérialisme – faisant en l'occurrence des enfants adoptés des biens meubles –, mais aussi parce que ces enfants peuvent se retrouver dans des familles racistes susceptibles de leur apprendre la haine de soi, voire de les mener à l'autodestruction. Par ailleurs, l'autrice constate que l'accouchement sous le secret n'a plus lieu d'être, en ce qu'il vise moins à protéger l'anonymat de la mère qu'à maintenir le fantasme blanc d'adopter un-e enfant *tabula rasa*, malléable, clé en main. Enfin, c'est le modèle de la parentalité à l'occidentale (la famille nucléaire) que Gay remet en question : de la même manière qu'on peut se façonner une ascendance spirituelle, la communauté dans son ensemble devrait – à l'instar de certaines sociétés africaines, latino-américaines, autochtones d'Amérique, etc. – s'engager dans l'éducation de l'enfant. Cela aurait pour mérite de parer au narcissisme parental, de permettre de devenir père ou mère même si l'on est antinataliste, et d'en finir avec le mythe du/de la géniteur-riche comme *vrai* parent.

Rarement autant que dans ce livre, convictions politiques et cheminement intime se seront ajustés avec une telle cohérence. Ce premier ouvrage d'Amandine Gay est un pavé dans la mare, un coup de force tant pour la littérature de témoignage – que le militantisme féministe et décolonial réinvente – que pour le débat d'idées, dans lequel il intervient avec une nécessaire radicalité.



Amandine Gay
Une poupée en chocolat

Montréal
Remue-ménage
2021, 264 p.
24,95 \$